

Schizophrénies religieuses

Belle soirée de réflexion, en formation biblique, avec des amis catholiques. Nous avons parlé du Credo, de ces « paroles d'autrefois auxquelles il faut donner un sens d'aujourd'hui », selon ce qu'a dit le diacre. Et, ô miracle ! mon livre là-dessus ([Les deux visages de Dieu, Une lecture agnostique du Credo, Albin Michel, 2001](#)), n'a pas été éreinté. Le mot même d'« agnostique », qui a fait fuir, m'a-t-on dit, tant de prêtres, n'a pas choqué. Certains donc ont été plus loin que l'intitulé de la couverture, et l'ont lu, parfois annoté. Je me prends même à rêver. Et si Dieu écrivait droit avec des lignes courbes ? – On se reverra, n'est-ce pas ? D'accord.

Voici qui est fait. Il s'agit cette fois d'une célébration. Je suis plein de mansuétude. Et si je pouvais retrouver, là enfin, quelque occasion de réconciliation ?

Catastrophe. « Seigneur, prends pitié... » *Kyrie eleison... Kyrielle* éternelle de plaintifs et d'apeurés. Cette vieille antienne, je la connais trop bien. À quoi bon s'ouvrir au dialogue, envisager ensemble que le péché, par exemple, ne peut être qu'une erreur de conduite, quelque chose comme une fausse manœuvre, si c'est pour asséner d'emblée une culpabilisation essentielle : l'affirmation dogmatique d'un être humain né pécheur, implorant la mansuétude d'un Dieu dont il redoute la colère, même s'il en espère le pardon. Je regarde à mes côtés : ils sont pourtant bien là, les mêmes que j'ai côtoyés, et le diacre, et les amis divers, y compris ce voisin qui m'a invité, avec qui je me sentais en harmonie possible. Mais maintenant, à répéter machinalement des mantras à mon avis ineptes, ils s'éloignent de moi à une vitesse vertigineuse. Tant pis. Je les laisse à leur contradiction.

Me voici maintenant invité à un colloque protestant libéral. Les voici, mes nouveaux amis, si ouverts. Eux qui m'ont chaleureusement accueilli quand mes anciens coreligionnaires me repoussaient. Et merveille : les conférences sont d'une tolérance extrême. Tout peut s'y dire, y compris qu'il faut se méfier des anciens mots, connotés fâcheusement. J'y fais même une remarque sur la grâce et ses dangers : ceux qui guettaient les *Nécessariens*, ou pécheurs justifiés. Bénéficiant définitivement de la grâce, ils pensaient pouvoir tout se permettre dans leurs actions, et on imagine la suite... Je rappelle alors que dans mon [Petit lexique des hérésies \(Albin Michel, 2005\)](#), j'ai indiqué que la théologie de la grâce toute-puissante me semblait livrer l'homme au caprice et à l'arbitraire, à l'incompréhensible d'une Loterie. À une rumeur sourde de l'assistance, je sens bien que j'ai touché un point sensible. Mais personne n'objecte quoi que ce soit. Qu'elle est belle, cette liberté d'esprit ! Celle-là même de ceux que j'ai défendus dans mon *Lexique*, celle des *Latitudinaires*. Enfin me voici en parfaite communion...

Le lendemain, dimanche matin, culte. Patatras et catastrophe ! D'emblée nous sommes re-convoqués à reconnaître que nous sommes pécheurs, mais que, heu-

reusement, la grâce nous sauve. Rien ne semble plus remis en question. Tout va de soi. Paul peut régner et trôner à nouveau. Les vieux cantiques confortent la vieille idée. Je songe maintenant à ces recueils qu'on en voit encore, même dans les communautés les plus libérales : ils oscillent entre la niaiserie kitsch, et la théologie barbare du rachat et du salut par la croix. Pour celle-ci on oublie bien Socin par exemple, qui disait que si Dieu a été payé du sacrifice de son Fils, il n'a pas pardonné : pardonner exige qu'on annule une dette, qu'on efface l'ardoise, pas qu'on recouvre sa créance...

Comment donc peut-on être à la fois la veille conférencier ou théologien ouvert, et le lendemain ministre d'un culte dont le contenu n'a pas changé d'un iota ? Que dire, sinon qu'il y a là dédoublement de personnalité, schizophrénie ? Et que dire, si un paroissien, une paroissienne, font remarquer qu'on ne peut avoir un pied ici, et l'autre là, faire un si grand écart ? Cela s'est vu, d'ailleurs, l'après-midi même terminant ce colloque. Mais à cela il n'y a pas de réponse : la question suffit.

Cette disposition mentale schizoïde est-elle inévitable ? On pourrait penser que, tout en ayant fait soi-même un chemin, on peut ne pas vouloir froisser les autres, qui eux ne l'ont pas encore fait. Hypothèse haute donc, diplomatie, avec attente secrète tout de même que le changement espéré se fasse un jour dans les esprits. Ce serait là une précaution. Le ministre n'oserait pas la nouveauté, par peur de choquer les habitudes des paroissiens. Mais si ces derniers faisaient de même, s'ils n'oseraient pas dire à leur ministre qu'ils ne croient plus à la totalité littérale de ce qu'il leur dit ? Double malentendu donc, qui peut perdurer indéfiniment. Qui osera faire le premier pas ?

On peut aussi invoquer ici la routine, l'habitude qui selon le mot de Proust nous prend dans ses bras comme un petit enfant, pour nous rassurer devant l'inconnu. La paresse naturelle aussi de l'esprit à penser toujours du nouveau. Ou même, si l'on n'est pas soi-même intellectuellement paresseux, on peut se contenter de penser personnellement quand on est tout seul, tandis que dans sa fonction ou profession on continue de fonctionner mécaniquement devant les autres, pour s'éviter des efforts d'adaptation.

Mais je peux faire ici une hypothèse basse, celle d'une hypocrisie : on s'autorise de penser par soi-même en solitude et en petit comité, mais en communauté on s'insère dans le discours d'une Institution dont on ne veut pas se couper. Quelle qu'elle soit, on sait que l'Institution n'admet pas l'émancipation personnelle de l'esprit. C'est pourquoi on ménage, comme on dit, la chèvre et le chou. On essaie de tout garder...

Je me dis alors que la principale cause d'un tel clivage, d'une telle scission au sein du même être, pourrait bien être la peur. Le ministre du culte craint son supérieur, le curé son évêque (littéralement le surveillant, celui qui a l'œil sur nous : *episkopos*), le pasteur son conseil presbytéral, son consistoire. Voilà pourquoi en public ils ne veulent pas s'exposer à des réprimandes, pourquoi pas

à des sanctions... De cette cascade de peurs j'ai parlé dans mon article du n° 114 de *Golias* : [Peurs](#). Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'elles soient toujours réellement fondées, mais elles sont faites essentiellement de projections mentales. De nos maîtres ou supérieurs que nous craignons, La Boétie dit bien dans son *Discours sur la servitude volontaire* : « Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. »

On invoquera peut-être aussi simplement la peur du « Qu'en dira-t-on ? » Intégrée en nous, elle nous paralyse. Elle est très souvent développée par l'éducation : combien de parents corrigent leur enfant « devant tout le monde », pour l'humilier ! L'enfer, c'est moins les autres, comme on l'a dit, que ce que nous nous figurons de leur regard posé sur nous. Tyrannie obsessionnelle du regard de l'autre, qu'on s'imagine toujours nous fixant, et qui fait qu'on se renie soi-même, on adopte une fausse personnalité, on se dédouble pour l'éviter. Paranoïa en fait dans le premier cas, car autrui en réalité peut très bien ne pas se soucier de nous, ou simplement penser à nous, et schizophrénie comme résultat dans le second. On voit ici qu'on passe très facilement de la première à la seconde...

Il me semble d'ailleurs qu'on peut définir la pression du groupe sur l'individu, et son intégration dans l'esprit en tant que projection, comme la caractéristique et la composante essentielles du *fascisme*. « On n'a jamais raison contre tout le monde » est une maxime essentiellement fasciste. En réalité on peut très bien avoir raison contre tout le monde, et il n'y a pas (ou il ne devrait pas y avoir) de plus grande volupté que de passer pour un crétin aux yeux d'un imbécile. Je repense à ce mot de Sacha Guitry : « Si les gens qui disent du mal de moi savaient ce que je pense d'eux, ils en diraient bien davantage. » De ce point de vue, la comédie moliéresque qui prend le parti de l'opinion commune biaisante contre le marginal sincère, Philinte contre Alceste, est essentiellement fascisante. Ici, au rebours de ce qu'on croit, l'union ne fait pas la force, mais la faiblesse.

Ces « schizophrènes »-là en tout cas sont des souffrants, ils sont à plaindre, et à réveiller. Il faut leur ouvrir les yeux, leur montrer leur porte-à-faux, leur faire voir qu'ils redoutent très souvent des fantômes, que leurs peurs ne sont pas fondées. Spirituellement aussi, il faut les arracher à leur égocentrisme infantile pour les ouvrir au vaste monde, convertir leur regard vers l'infini des scénarios et des postures possibles dans la vie, les faire passer, en termes jungiens du moi au Soi, et en termes évangéliques, de la paranoïa à la *metanoïa* (conversion, changement de regard).

Mais ce dédoublement de personnalité que je viens de relever n'est pas une situation toujours subie, avec plus ou moins de conscience et de souffrance. Il peut signifier une imposture délibérément choisie. Certains s'y installent volontiers, et considèrent ce masque qu'ils empruntent en public, cette personnalité factice (latin *persona* : masque de l'acteur au théâtre), comme faisant partie d'un grand jeu qu'il serait vain et même dangereux de vouloir supprimer : en Église

ce masque peut servir à encadrer et à diriger, quand ce n'est pas manipuler, via la catéchèse par exemple. Certains le voient comme de toute façon nécessaire et utile à la masse, qui s'en trouve confortablement gouvernée et dispensée de réfléchir et d'agir par elle-même. C'est la position du Grand Inquisiteur dans *Les frères Karamazov* de Dostoïevski. L'Église a pris sur elle le fardeau de la réflexion personnelle et du doute, mais elle en a dispensé le peuple fidèle, pour son propre bien. Il y a évidemment beaucoup de machiavélisme là-dedans. Ainsi peut-on voir les dignitaires se dédoubler volontairement : en privé ils peuvent être agnostiques ou athées, mais publiquement, grâce au masque qu'ils portent et la tradition qu'ils incarnent, ils gouvernent la masse, le troupeau, et le soulagent et délivrent ainsi du fardeau de la liberté de penser, et même de la liberté tout court. Jésus reviendrait-il sur la terre, qu'ils le crucifieraient à nouveau, comme coupable d'avoir instillé au cœur du peuple le venin de l'indépendance et de la responsabilité, ainsi qu'il se voit par exemple dans l'épisode évangélique de sa tentation au désert. Telle est la sentence que prononce à nouveau, lorsque Jésus réapparaît devant lui, le Grand Inquisiteur dostoïevskien.

C'est là une vision *pastorale* des choses, qui s'oppose en Église, au fond, à la réflexion théologique : de cette dernière on pense, de toute façon, que le peuple n'en a aucun besoin. Nous savons mieux que toi ce qui est bon pour toi, fie-toi à



nous, repose-toi sur nous. Nous pensons pour toi, et au fond tu n'as pas besoin de penser toi-même. Penser fait si mal...

Les ouailles, ne l'oubliez pas, sont littéralement les petites brebis (bas latin *ovicula*, de *ovis*, brebis). Le mot « pastorale » implique pour les fidèles grégarité, troupeau (latin *grex*). Et le propre du mouton est le mimétisme, le conformisme : chacun sait qu'il est pour cela « le plus inepte animal du monde », comme dit Rabelais dans son célèbre épisode des moutons de Panurge.

À la fin du *Procès* de Kafka, au terme de la fameuse controverse théologique dans la cathédrale, qui

est une version moderne du *pilpoul* juif (controverse rabbinique), l'abbé dit à K. à propos du langage normatif du gardien de la Loi : « On n'est pas obligé de croire tout ce qu'il dit, il suffit qu'on le tienne pour nécessaire. » Mais K. répond : « Triste opinion, elle élèverait le mensonge à la hauteur d'une règle du monde. »

Je suis assez de son avis. À supposer même que mensonge et hypocrisie (grec *hypocritès* : acteur), ce jeu de masques, ce dédoublement, ce grand écart, etc. soient socialement nécessaires, ou même utiles, il n'est pas sûr qu'ils soient fondés : je veux dire donateurs de dignité. L'intelligence, c'est la destruction de la comédie.

© Michel Théron – 2011

[Article paru dans *Goliath Magazine*, n° 115, juillet/août 2007]